



Le **MAÎTRE DU BAMBOU**

ERIC THÉZÉ

PEINTURES : CRISTINA ZANETTI



Regarde le marcher lentement, appuyé sur une longue canne de bambou, les yeux mi-clos, une tourterelle perchée sur son épaule...

Peux-tu imaginer le « Maître du Bambou », l'honorables Bâ, que tous admirent, et que tous applaudissaient, plein de ferveur et de gratitude, durant les longues années où il jouait en public, peux-tu l'imaginer en « enfant perché » ?

Et pourtant, il y a bien longtemps... Une voix l'appelait : « Bâ ! Bâ ! Où es-tu encore ? L'heure de déjeuner ! Bâ ! ». La voix courait le long de la rivière, jusqu'à la bambouseraie où Bâ se balançait, sans répondre.

Bâ aimait grimper sur les plus gros bambous, se laisser porter, d'un côté et de l'autre, par son poids, et par les sautes du vent.

Bâ aimait la pluie chaude qui coulait sur lui. Il aimait l'air tiède qui le séchait. Il aimait les oiseaux qui se posaient près de lui, sur une autre tige de bambou feuillu.

Bâ n'aimait pas s'enfoncer dans le sol marécageux, ni perdre ses sandales dans la boue. Bien qu'il n'en ait pas fait l'expérience, il lui semblait qu'il n'aimerait pas non plus être happé par la mâchoire d'un crocodile.

Bà n'aimait pas l'heure du déjeuner. Ni aucune des heures où il devait descendre de ses bambous balançoires.

Un midi on ne le vit pas revenir. Le soir, on l'appela en vain pour le dîner. Son lit resta vide toute la nuit. Le matin suivant, on le chercha sans retrouver sa trace. « Hélas, le tigre l'a emporté ! »

La pluie tomba toute la journée, toute la semaine, et encore pendant un mois, sans s'arrêter. Il pleuvait tant qu'on ne voyait pas les larmes couler des yeux de la famille de Bà disparu.

La saison des pluies est passée, et, avec elle, la saison des pleurs.

Bà avait disparu. On n'en parla plus.

*

Je me suis approché doucement et, m'inclinant, les yeux baissés, en signe de respect et d'admiration, j'ai demandé : « Vénérable Bà, voudrais-tu me conter l'histoire de ta vie, afin que je la note, et la fasse connaître aux générations futures ? »

Bien que ma question ait interrompu le cours de ses réflexions, le sage s'inclina à son tour. Puis il me fit cette réponse, que je me suis empressé de noter, afin de n'en rien oublier.



Mes parents ont cru bon, depuis ma naissance, de me lire des histoires. Peut-être m'en ont-ils lu une de trop ? Peut-être étais-je fait pour entrer, de toute façon, en résonance avec l'une d'entre elles ?

Un soir, ils m'ont lu le récit de cet homme du couchant qui vivait dans la cime des arbres, et refusait d'en descendre, passant de l'un à l'autre, sans jamais poser les pieds sur terre.

Après avoir entendu les exploits du « Baron Perché », j'ai commencé à me hisser à la force des bras sur de hauts bambous qui me balançaien doucement.

Jour après jour, je passais de plus en plus de temps là-haut.

Un beau jour, un peu avant l'heure de midi, je grimpais si haut que le bambou, en pliant, manqua de me précipiter au sol, puis, se redressant, me projeta brutalement dans les airs.

J'en attrapais un autre, qui fit un mouvement encore plus ample, et m'envoya encore plus loin, encore plus haut.

Ce qui m'arriva alors, je n'en sais rien.

Il y a un trou dans ma mémoire.

Lorsque j'ai repris conscience, j'étais accroché à un bambou, qui m'entraînait d'un côté puis de l'autre, et qui a fini par s'immobiliser.

Le soleil descendait doucement vers l'horizon. Il s'était donc passé quelques heures, durant lesquelles j'étais resté inconscient.

Le paysage alentour m'était inconnu.

C'était encore une forêt de bambous, mais la rivière avait changé, la montagne du nord fumait, et celle de l'est s'était éloignée tant et tant que je ne la distinguais plus de ses contours nuageux.

Nulle trace de mon village, ni daucun autre village.

La première pensée qui me vint alors, est que, projeté dans les airs, j'avais été enlevé par un rapace, un aigle sans doute, qui m'avait pris dans ses serres, et m'avait emmené loin de chez moi, avant de me déposer sur un bambou de très grande taille.

C'était une pensée folle : les aigles ne servent pas de taxi aux enfants. Mais je n'avais pas d'autre explication à mon changement soudain de lieu de vie.



Aujourd’hui, je crois plutôt que je n’avais pas envie de me poser trop de question sur ce mystérieux voyage. J’ai inventé cet oiseau, pour ne plus avoir à y penser.

Puisque j’étais arrivé là, perché sur un bambou plus haut que tous ceux qui poussaient près de la maison de mes parents, la seule question qui me restait était : que faire maintenant ?

L’honorabile Bâ resta un moment, perdu dans ses pensées. Puis il me regarda fixement, comme s’il m’invitait à me glisser dans son âme, tandis qu’il poursuivait son récit.

*

Il faut que vous sachiez qu’en arrivant là-bas j’avais cinq ans, et que lorsque j’en suis reparti, j’en avais dix.

Pendant tout ce temps, je n’ai rencontré personne, ni homme, ni femme, ni adulte, ni vieillard, ni enfant, ni aucun animal de compagnie. J’étais seul.

Bien des années plus tard, il m’est encore arrivé de séjourner dans le flanc d’une montagne, passant mes journées à méditer, mes nuits à rêver. Mais se retrouver complètement seul à cinq ans, c’est autre chose. Pas d’ami

avec qui jouer, pas de parents à qui montrer ce que je faisais, pas de professeur pour m'apprendre ce qu'un enfant doit savoir, pas de frère et sœur avec qui me disputer...

Je me retrouvais, sans savoir comment j'y étais arrivé, dans un désert de bambous.

Les premières heures, je les passais à me balancer dans l'air tiède et humide. Et, sans que je l'aie voulu, simplement en passant d'un bambou à l'autre, je les ai entrechoqués. Cela rendait un son bref et doux.

Prenant deux tiges tombées au sol, je commençais à frapper sur les bambous, chaque main suivant son propre rythme.

Personne ne pouvait m'entendre, bien sûr, je jouais uniquement pour remplir l'espace de sonorités, pour passer le temps au crible des percussions.

Au soleil couchant, épuisé, je m'endormais, après avoir trouvé quelques pousses de bambous à manger, et des baies sauvages.

Les jours se succédaient. Je tapais sur les bambous de plus en plus vite, et selon des combinaisons rythmiques de plus en plus complexes. Parfois

très doucement, comme des gouttes d'eau tombant sur le feuillage, parfois plus fort, comme la grêle rebondit sur les troncs.

Les mois se succédaient. Je ne cessais jamais d'égrenner des rythmes qui m'hypnotisaient. Même l'alternance entre les jours et les nuits me semblait analogue à celle des coups sur le bambou.

Les années se succédaient. Les tiges sèches de bambou dansaient maintenant entre mes mains à la vitesse du vent. Il n'était plus possible de suivre du regard le mouvement des baguettes. Mais pour les oreilles, c'était comme une longue histoire qui se déroulait, un récit haletant, avec des chuchotements, et des surprises, des accélérations et des suspensions imprévues.

*

Un matin je fus éveillé par un bruit épouvantable. Il faisait encore nuit, ou plutôt gris. Le soleil non loin de l'horizon, était encore caché. Des vrombissements de moteurs, des craquements venaient de l'est, et s'approchaient. Les sons enflaient. Aucune commune mesure avec les sonorités des bambous qui rythmaient mes journées. C'étaient des sons agressifs, laids, qui amplifiaient les plaintes de la forêt.

Dès la première lueur du jour, j'ai vu des bulldozers en ligne, avancer en détruisant tout sur leur passage. Les collines étaient repoussées dans les vallons, la végétation écrasée, pour faire place à une route plate et droite, qui venait de loin, très loin, plus loin que les yeux ne pouvaient voir.

Ceux qui conduisaient les tracteurs firent bientôt signe dans ma direction. Ils m'avaient repéré.

Ils ont fait un cercle autour de moi, et m'ont posé des questions. « Qui es-tu ? », « que fais-tu là, tout seul ? », « où sont tes parents ? ».

L'un d'entre eux a dit aux autres de continuer leur travail, et qu'il tirerait cela au clair plus tard. Il m'a fait monter dans son véhicule.

Perché sur le siège, j'ai vu mes bambous se faire écraser, et recouvrir d'un sable orange. Ils ont continué à tout raser sur notre passage, jusqu'au soir.

Les hommes firent de grands feux. Des morceaux de bambous jonchaient le sol, j'en ai pris quelques-uns et me suis mis à les frapper doucement les uns contre les autres, de plus en plus vite, mais toujours très doucement. Autour de moi, on se mit à frapper dans ses mains. L'homme qui m'avait pris dans son véhicule me demanda : « Qui t'a appris à jouer ? ». Mais je ne répondais pas plus à cette question qu'aux autres. Je les ai entendus

dire que j'étais un musicien sauvage, incapable de parler, pour une raison ou pour une autre, et qu'il fallait me garder avec eux, pour animer leurs soirées. C'est ainsi que j'accompagnais les faiseurs de routes.

La nouvelle route finit par croiser une autre route plus ancienne. Les travaux s'arrêtaient là. Les hommes allaient rentrer chez eux. Ils ont délibéré ensemble pour savoir ce qu'il fallait faire de moi. C'étaient tous de bonnes gens qui comprenaient que je n'avais rien à faire dans une ville, ni même probablement dans aucun village, car je n'échangeais avec personne. Je restais toujours muet, et solitaire.

Alors l'un d'entre eux, le plus vieux me semble-t-il, a proposé de m'amener près de chez lui, et de me laisser dans une immense forêt de bambous, semblable à celle où ils m'avaient trouvé. « C'est son destin de vivre parmi les tiges de bambous, et d'en jouer ». Tous tombèrent d'accord.

Je montai dans le bus qui ramenait les hommes chez eux. Celui qui avait eu l'idée de me laisser seul dans la nature, me donna un paquet qu'il tenait comme s'il s'agissait de quelque chose de très précieux.

*

C'est pour toi. Tu vas retourner vivre à ta guise, dans la forêt. Déjà tu connais certains des secrets des bambous, grâce auxquels tu as pu vivre parmi eux. Mais tu as encore beaucoup à apprendre. Voici un objet qui te fera découvrir la Voix du Bambou.

C'était un bambou ancien, enveloppé dans une sorte de couverture brodée. À plusieurs endroits on l'avait percé.

Sans un mot, l'homme approcha une extrémité du bambou de sa bouche et se mit à souffler. C'était comme le chant du vent. Parfois si doux qu'il était presque inaudible, parfois si fort que je croyais voir la tempête s'abattre sur nous. Puis il m'a tendu le bambou. « Tiens. Il est à toi. Reviens me voir quand tu sauras en jouer. Mon nom, et mon adresse sont cousus sur le tissu qui sert à le protéger. »

Je suis descendu un peu plus loin. « Suis la direction du nord, vers la montagne qui fume. Tu trouveras une forêt de bambous qui s'étend jusqu'aux contreforts du volcan. »

J'ai marché. Marché. D'abord sur la route. Puis sur un chemin de pierres qui escaladait une colline. En haut, les premiers bosquets sont apparus. Puis la forêt pleine de bruissements. J'ai continué à monter, et à descendre. En contrebas d'une clairière plus escarpée, un cours d'eau

serpentait entre les tiges, léchant les racines des plantes, et répandant autour de lui de la fraîcheur.

Là je me suis arrêté.

*

Assis sur une pierre plate, les pieds dans l'eau, j'ai commencé à souffler dans l'étrange instrument que m'avait donné le « faiseur de route ».

J'avais passé cinq années parmi les bambous, à les frapper pour en faire sortir des sons. J'allais rester dix ans, sur la rive de ce petit cours d'eau, à souffler dans un bambou percé de cinq trous, dont une extrémité était coupée en biseau.

Les journées succédaient aux journées. Toutes pareilles et pourtant toutes différentes, car je ne cessais de découvrir de nouvelles manières de souffler, de boucher les trous, ou de les déboucher, de faire tomber mes doigts sur le bambou qui résonnait. Au début de la matinée, je cherchais de quoi manger : des pousses de bambou, des fruits... À un autre moment, dans l'après-midi, je me laissais balancer par un grand bambou. Le reste du jour, je soufflais, soufflais...

Plus jamais je ne faisais sonner les bambous en les frappant. Mais les grappes de sons revenaient la nuit dans mes rêves. Je les reproduisais, d'une autre façon, en faisant tomber mes doigts sur le « bambou percé ».

Les mois succédaient aux mois. Les années aux années. Je devins un jeune homme. Puis un homme. Sans avoir rien fait d'autre que souffler et bouger les doigts. J'avais appris à maîtriser mon souffle, et parvenais à jouer longtemps. Mes doigts étaient si agiles, qu'ils pouvaient recouvrir les trous du bambou, ou les entrouvrir, ou les ouvrir totalement, si vite, qu'il était impossible de suivre leur course. Les mélodies étaient elles aussi vives comme l'éclair, et percutantes comme les gouttes de pluie. Lorsque je reposais mon instrument, il semblait que la nature entière, autour de moi, retienne son souffle, et fasse silence.

*

Une nuit, la rivière a cessé de couler. Le bruit de l'eau est si doux qu'il passe le plus souvent inaperçu. Mais lorsqu'il s'arrête, le silence devient étrange, menaçant. Je me redressais, encore dans mon premier sommeil, et sentis immédiatement que quelque chose avait changé. Mais quoi ?

Le fil de l'eau s'était cassé. La fraîcheur disparaissait. Des poissons sautaient dans le lit de la rivière, d'un trou à un autre, tâchant de retrouver le courant.

Au matin je me suis rappelé que l'homme qui m'avait donné le « bambou percé », m'avait aussi invité à venir le voir lorsque je saurai jouer de cet instrument.

La mémoire est bien étrange. Pourquoi me suis-je rappelé de cette invitation, juste au moment où la rivière était à sec ? Je ne saurais le dire. Mais ce que je sais, c'est que si je ne m'étais pas aussitôt mis en chemin, si je n'avais pas passé les collines et retrouvé la route qui mène à la grande ville, nul ne m'aurait vu, nul ne m'aurait sauvé en me criant de quitter au plus vite la région, qui allait être totalement engloutie sous un lac artificiel.

Deux fois j'avais vécu dans une forêt de bambous, deux fois la forêt avait été détruite en quelques heures.

Les hommes poursuivaient leur marche implacable, niveling tout sur leur passage.

*



© CZ

Les faiseurs de routes avaient tracé une ligne qui me semblait sans fin. Je marchais d'un bon pas, mais le paysage restait le même. Alors que, dans la forêt, il suffisait de quelques pas pour changer de lieu, passer d'un fossé moussu, à un ruisseau charriant des brindilles comme de minuscules embarcations, d'une clairière lumineuse, à un clair-obscur entrelacs de tiges et de feuilles, ici, au contraire, le sable roux restait le même, d'une heure à l'autre, sans surprise. Je marchais sous le soleil. J'avais l'impression de faire du sur-place.

Par chance un camion s'arrêta et me fit monter. Quelques heures plus tard nous arrivions en vue de la ville.

Pour trouver la maison de l'homme qui m'avait donné le « bambou percé », je montrais aux passants l'adresse cousue sur le tissu. Comme je devais déballer en partie le bambou, pour faire lire l'adresse, un de ceux à qui je demandais mon chemin, reconnut l'instrument et me demanda d'en jouer.

Il y eut très vite un petit attroupement. Avant même d'avoir trouvé celui que je cherchais, j'avais été invité à jouer le soir dans un temple dédié à la musique. Celui qui voulait me faire jouer, voyant que je n'avais pas

d'argent, paya le taxi et me proposa de venir me chercher en fin de journée.

Comme à chacun de mes contacts avec les autres hommes, je ne parvenais ni à parler, ni à comprendre pourquoi les événements s'enchaînaient si rapidement. Ne cessaient-ils jamais de courir ? Les humains vivaient comme les doigts sur l'instrument, dans une course perpétuelle, mais alors que mes doigts, mon souffle, produisaient des guirlandes de sonorités variées et belles, leur empressement semblait dirigé vers un seul but : tracer une ligne droite, qui efface tout autour d'elle, et qui ne leur sert qu'à se hâter encore davantage. Faute de les comprendre, je m'inclinais à chacune de leur parole, afin de ne pas les heurter.

Dans le taxi, je voyais la ville gronder, comme une vague immense qui recouvre tout.

Je n'ai pas eu besoin de sonner. L'homme avait été prévenu par un de ceux à qui j'avais demandé mon chemin, et qui m'avait écouté jouer. Il me laissa descendre du taxi et me prit par la main. « On me dit que tu as appris à jouer de l'instrument que je t'avais laissé. Je m'en réjouis. Ce soir je viendrai t'écouter. Viens boire le thé ».

Il a servi un thé vert. Nous avons bu en silence.

Des larmes coulaient de mes yeux, sans tristesse, simplement parce que je n'avais pas bu de thé depuis que j'avais été enlevé de la maison de mes parents.

Le soir, j'ai joué pour une assemblée d'auditeurs venus de toute la ville, parce qu'une rumeur avait circulé, d'un musicien extraordinaire, et muet.

Bien sûr je n'étais pas vraiment « muet », mais je ne parlais pas, ce qui, pour les gens, revenait au même.

Dans la forêt, j'étais habitué à jouer du matin au soir, et jusqu'à la nuit tombée. Pour celles et ceux qui venaient m'écouter, je devais résumer. Jouer peu de temps. Car j'avais constaté qu'ils étaient tous pressés. Pour eux, tout devait aller vite. Mais ce que j'appelais « jouer peu de temps », s'avéra assez long pour eux. Plusieurs vinrent me dire qu'ils n'avaient jamais entendu « un récital si varié, sur un aussi grand format ». Il a fallu qu'on m'explique que « grand format » signifiait une longue durée de temps. Je me suis incliné en remerciement. C'est pratique de s'incliner pour donner l'impression d'être en accord, surtout quand, en fait, on ne comprend pas ce qui vient d'être dit. Alors je m'inclinais souvent.

Comme je faisais ainsi mine d'acquiescer à chaque invitation, je me retrouvai à jouer chaque soir un peu plus loin, dans des lieux un peu plus vastes, pour un public un peu plus nombreux.

L'homme qui m'avait donné le « bambou percé » ne se contenta pas de m'héberger les premiers temps, il organisa aussi mes tournées à travers le pays, puis dans les pays limitrophes.

Je continuais à jouer ainsi pendant vingt ans, pour des personnes que je ne connaissais pas. Chaque soir dans un lieu différent. Sans jamais me poser, sans jamais m'arrêter. Et sans jamais répondre aux questions qu'on me posait.

*

Ce qui devait arriver, à force de jouer ici ou là, arriva finalement : je fus invité à jouer dans ma région natale. Non dans mon village, trop petit pour accueillir des concerts, mais dans sa préfecture.

Naturellement je n'en savais rien. Comment aurais-je pu reconnaître une ville, près de laquelle vivait ma famille, mais que je n'avais jamais visitée ?

J'ai donc joué comme chaque soir.

Cependant, à un moment du concert, j'ai ouvert les yeux. Cela arrive rarement quand je souffle dans le « bambou percé » : j'ai l'habitude de jouer les yeux fermés.

Mon regard est tombé sur un visage.

Deux yeux me fixaient avec une grande intensité.

J'eus le sentiment de glisser dans ce regard, et j'ai continué de jouer, pour une fois, les yeux ouverts.

J'étais naturellement très troublé par cette expérience. De ce que j'avais pu entendre, de la bouche de ceux qui, soir après soir, venaient après le concert, me féliciter, partager mon repas, et me parler de ce qui leur tenait à cœur, je devinais que ce qui m'arrivait ressemblait à ce qu'ils nommaient : un « coup de foudre ».

Plusieurs fois on m'avait dit que ma musique faisait à certains auditeurs l'effet d'un tel « coup », les projetant dans un ciel de rêveries sans mots, « comme en amour ». Cette fois, c'était à moi que cela arrivait.

La femme qui m'avait ainsi troublé, vint me voir après le concert. Je lui fis signe de s'asseoir. Nous restâmes un bon moment sans prononcer une parole, et sans détourner les yeux. Nous nous regardions.

Enfin, elle dit que, me voyant tenir mon instrument, elle avait cru revoir les mains de son frère, disparu quand il avait cinq ans : « mon frère aimait se balancer, perché sur un bambou, qu'il tenait fermement entre ses mains ».

Je me suis incliné, et l'ai laissée repartir avec les souvenirs.

*

De ce jour, le vénérable Bâ n'a plus joué, du moins en public. Il y a quarante ans de cela.

Bâ était maintenant un vieillard, qui regardait, en souriant, les notes que j'avais prises.

Il s'est incliné devant moi, comme il l'a fait toute sa vie devant ceux qui lui posaient des questions auxquelles il ne répondait pas.

À mon tour, je me suis incliné.

Le 17 mars 2025
à Basil, pour son 6^e anniversaire

